

LE SPECTATEUR

DE

L'ORIENT.

Livr. 66 et 67. 22 Mai (3 Juin) 1856.

Coup d'œil sur l'île de Chios.

(V. les N^{os} du 23 nov. 1855, et 6 avril 1856.)

—0000—

CE qui est digne d'arrêter un moment l'attention du lecteur, ce sont les effets des deux régimes qui se sont partagé l'administration de l'île de Chios; l'un, celui des Génois, depuis 1346 jusqu'en 1566, l'autre, celui des Grecs, depuis cette dernière époque jusqu'en 1822. Ainsi que nous venons de le voir, tant sous la première que sous la seconde de ces périodes, une civilisation assez puissante a fleuri dans cette île, civilisation qui a produit des fruits commerciaux et intellectuels (*) remarquables. Mais si ces résultats ont été jusqu'à un certain

(*) Alexandre Mavrocordato auteur de plusieurs ouvrages très estimés, et connu pour la part qu'il a prise dans les affaires publiques de la Turquie

point d'une valeur égale, il n'est pas moins vrai que le mérite qui doit revenir à l'administration indigène est de beaucoup supérieur à celui auquel peut prétendre celle des Justiniani. Ceux-ci étaient d'abord indépendans. Venus à Chios avec leurs institutions, leurs habitudes et leurs richesses, soutenus par leur métropole, unis à l'Occident par les liens de la religion, ce qui, à cette époque, était aux yeux de l'Europe, comme il l'est encore de nos jours, un puissant titre à sa protection, secondés tantôt par la faiblesse, et tantôt par l'indolence des empereurs de Constantinople, dominant sur une population impatiente, il est vrai, de son joug étranger, mais manquant de moyens pour le secouer, ils n'avaient pas à lutter contre ces difficultés qui ébranlent les fondemens des pouvoirs, et qui paralysent les efforts des particuliers. Marchant dès lors sans encombre et sans danger, se mouvant au milieu d'une atmosphère libre, rien d'étonnant s'ils s'étaient créé, mais créé à eux seuls, un bien-être et une vie politique, dont le grand mobile était les intérêts matériels. Exister, agrandir ses ressources, conserver celles que l'on possédait, élargir le cercle de ses jouissances, donner à quelques individualités le plus de ressort et le plus d'énergie possible, voilà le but unique des despotes de Chios.

Il n'en fut pas ainsi pour l'administration qui succéda à celle des Génois après la conquête musulmane. Bien que jouissant de certains privilèges, elle avait cependant be-

(V. Touraefort, voyage du Levant, Tom. II, p. 228), le savant Coray, Néophyte Vamva, naguère professeur de philosophie à l'université d'Athènes, Eustratius Argentis, versé dans la théologie, et d'autres savans distingués, ont vu le jour à Chios.

soin de toute sa vigilance et de toute son abnégation, elle devait se tenir constamment sur la brèche et s'imposer de grands sacrifices pour prévenir les dangers qui menacent en Turquie les existences mêmes les plus obscures. Elle avait de plus à se défendre contre les avanies du petit nombre des Latins (*) restés sur l'île après l'expulsion des Justiniani, et qui ne pouvaient se décider à reconnaître comme leurs égaux les Grecs naguère leurs esclaves (**).

Malgré ces entraves, toutes les entreprises, navigation, commerce, agriculture, industrie, instruction et charité publiques, ont reçu de bonne heure une impulsion beaucoup plus marquée. Véritable forteresse du droit po-

(*) Si la tolérance a toujours été un des caractères distinctifs de la religion grecque, on ne pourrait en dire autant de la religion catholique. Les missionnaires de Rome poussaient le fanatisme jusqu'à soutenir que les maladies épargnaient les Latins, tandis qu'elles faisaient des ravages parmi les Grecs et les Turcs. « Quelquefois, écrivaient-ils, il n'y meurt personne parmi les Latins, tandis que la peste enlève par centaines les Grecs et les Turcs » (Lettres des Missionnaires, Tom. I, Lettre II, p. 79). De nos jours encore M. Ami-Boué (La Turquie d'Europe, Tom. II, p. 134) constate ce caractère opposé des deux communions chrétiennes. « Personne, dit-il, ne pense guère, du moins parmi les Slaves, de devenir ainsi le bourreau de son frère... les seuls Bosniaques catholiques ont fait quelquefois exception à cette règle, en trahissant par pique religieuse leurs compatriotes de l'église grecque. » Ce témoignage d'un écrivain catholique aussi distingué, nous dispense de rappeler les vexations que les Grecs de Chios ont eu à souffrir de la part des Latins lors du massacre de l'année 1822.

(**) « Leurs enfans (des catholiques de Chios) reprochent tous les jours à leurs adversaires que le rit grec est le rit des esclaves et des gens de rien; au lieu que le rit latin est le rit des princes et des plus grands rois. » Voyage du sieur Paul Lucas, fait par ordre du roi dans la Grèce etc. Paris, MDCCXII. Tom. II, p. 299.

pulaire, l'administration indigène s'était empressée d'abolir toute distinction, toute interdiction, tout privilège de caste; ce qui, sous les Génois, était le partage d'un nombre limité de familles, il était aujourd'hui permis à tous les habitans de l'île; elle paraît avoir compris que ce qu'il faut au progrès réel, ce sont les rayons protecteurs de l'égalité des droits, de l'unité nationale, de la liberté et de l'ordre.

Sous ces principes tutélaires la population s'était accrue jusqu'au nombre de cent vingt mille âmes; et le sol, cultivé avec soin et avec une telle intelligence que les cultivateurs de Chios passaient pour les plus habiles de tout l'Orient, payait avec usure les peines du laboureur. L'île abondait en soie, en miel, en huile, en cire, et ses délicieuses vallées n'offraient qu'un jardin continu d'orangers, de citronniers, de mûriers, de figuiers et de grenadiers, en même tems que le luxe d'une végétation privilégiée y faisait naître cette noble gomme que nous avons vue réservée pour le sérail. On sait que les femmes turques ont une passion excessive pour cette gomme; elles la mâchent avec la même avidité que leurs maris fument le tabac, dans la persuasion qu'elle rend l'haleine plus agréable, et qu'elle a d'autres qualités merveilleuses.

L'industrie n'avait pas fait à Chios moins de progrès; Olivier, qui visita cette île en 1794, prétend que « ses habitans sont parvenus à imiter, en quelque sorte, les étoffes de Lyon, et qu'ils ont copié avec plus de succès les étoffes en soie et en coton des Indes, qu'on tire aussi d'Alep et de Damas, et qu'ils les ont même surpassées » (*).

(*) Olivier, voyage dans l'empire ottoman etc, fait par ordre du gouvernement. Paris, au 9. Tom. II, p. 140.

Mais, si comme commerçans, les Chiotes s'éloignaient de leur pays pour s'adonner à de plus grandes entreprises, comme industriels ils avaient le bon esprit de s'en tenir à l'élaboration des produits naturels de leur sol; système économique que le succès couronne toujours. Jusqu'aux bosquets de rosiers, dont le commerce exploitait l'essence, tout était mis en rapport par cette population active, dont aucun membre, pas même le beau sexe, ne restait oisif.

C'est au milieu de cette prospérité que la révolution de 1821 surprit l'île de Chios. La voix de la patrie en danger, la mort igrainieuse du patriarche, les horribles massacres de Constantinople et d'autres parties de la Turquie, ne pouvaient qu'ébranler fortement les cœurs de ses habitans; mais leur position différait de beaucoup de celle des autres pays révoltés; leurs compatriotes étaient dispersés dans tout l'empire, et les plus marquans même d'entre eux résidaient dans sa capitale; il n'y avait presque pas de famille qui n'eût quelqu'un des siens employé à l'extérieur. Au moindre mouvement qui serait arrivé sur l'île, tous ces hommes expatriés, prolétaires, laboureurs ou négocians, tombaient victimes des Turcs, suivant le code invariable de la justice ottomane. D'ailleurs, Chios n'est séparée des côtes de l'Asie-Mineure que par un bras de mer de sept milles; et avant qu'on pût s'y ménager quelques moyens de défense, des hordes musulmanes l'auraient envahie, accompagnées de leur cortège ordinaire de rapines, de cruautés et d'extermination. De là les hésitations des Chiotes à courir les chances d'une révolution à laquelle ils n'étaient point préparés. Accoutumés au reste à acheter des droits qui, facilitant

Leurs progrès, rompaient l'équilibre qui existait entre les moyens d'oppression des maîtres et les moyens de résistance des esclaves, ils étaient d'opinion que la meilleure lutte à soutenir contre la Turquie, c'était de chercher à civiliser la nation grecque; ils pensaient qu'en obtenant à prix d'argent concession sur concession, les chrétiens détruiraient à la longue, pièce à pièce, la domination ottomane.

Ainsi, lorsque un mois après la révolution, une flotte combinée de navires d'Hydra et de Psara vint jeter l'ancre aux attéragés de Chios dans l'intention de l'insurger, rien ne put décider la population à embrasser la cause générale. Loin de là, les notables, craignant la vengeance des Turcs, conjurèrent les amiraux grecs de s'éloigner.

Dès ce moment s'est évanoui tout ce bonheur de Chios que nous venons d'admirer. De nouvelles troupes venues d'Asie et de Candie inondèrent l'île, les armes furent enlevées aux chrétiens, les soldats pillaient et tuaient impunément les Grecs, et un grand nombre de primats, ainsi que l'archevêque, emprisonnés dans la forteresse, servaient d'otages pour la soumission du peuple. Aucun sacrifice ne pouvait assouvir la cupidité d'une soldatesque effrénée; et malgré les assurances de fidélité données par les chrétiens, il n'y eut aucune espèce de vexation et d'outrage qui ne fut commise contre eux.

Le gouvernement central de la Grèce insurgée paraît avoir compris la situation périlleuse de Chios; car Hypsilanti, qui avait déjà autorisé une expédition dans cette île, s'empressa de révoquer ses ordres. Mais il y avait un petit nombre de Chiotés qui voulaient l'entraîner à toute

force dans la révolution. Ceux-ci persuadèrent facilement à Logothétis de Samos, qui exerçait parmi ses compatriotes une sorte de dictature, de faire une descente sur l'île de Chios.

Prévenue de ce projet, la Porte se fit envoyer trois des primats les plus notables de l'île, qu'elle fit jeter dans les galères aussitôt arrivés à Constantinople. La flotte turque reçut l'ordre d'appareiller, et une nombreuse population, avide de sang et de pillage, s'amassa en face de l'île, prête à fondre sur elle au premier signal.

Vers les premiers jours de Mars (1822) un corps de deux mille cinq cents Samiens et Chiotés émigrés, sous les ordres de Logothétis et d'un certain Bournia, sorti depuis plusieurs années des rangs de l'armée française et insulaire de Chios, y prirent terre à main armée. Les Turcs qui essayèrent de s'opposer au débarquement furent en un instant culbutés, et ceux qui parvinrent à se sauver, s'enfermèrent à la hâte dans la forteresse. En trois heures, les assaillans étaient maîtres de l'île. Les habitans de la ville, consternés au premier moment, se retirèrent chez eux; mais lorsque quelques heures après le drapeau de la Croix fut promené dans les rues accompagné des cris de liberté, l'enthousiasme s'empara de tous les cœurs. L'adhésion fut générale; tout le monde courut se réunir aux Samiens, sans autres armes que sa confiance en Dieu. Une junta provisoire fut installée en même temps, et des députés chargés de demander des secours partirent pour le Péloponnèse. En attendant, aucun résultat décisif ne put être obtenu; les Turcs ayant rejeté l'offre de se rendre, continuèrent de bombarder la ville, tandis que les assiégeans dépourvus de canons de

gros calibre, ne faisaient aucun mal à l'ennemi; et pour comble de malheur, la division était entrée dans le camp des deux chefs de l'expédition.

Vingt jours s'étaient écoulés depuis l'insurrection de l'île, lorsque la flotte ottomane, composée d'environ cinquante vaisseaux et portant sept mille troupes de débarquement parut devant le port. Les renforts en hommes et en munitions que le gouvernement grec avait préparés n'étaient pas encore arrivés; et cependant les insurgés tinrent bon et repoussèrent même les premières tentatives de l'ennemi. Mais lorsque plus tard les troupes de la flotte, la garnison de la forteresse, et ces masses altérées de sang que nous avons vues campées sur les côtes voisines eurent fait un mouvement combiné sur l'île, toute résistance devint inutile. Une scène affreuse que la plume la plus habile ne saurait décrire, se passa alors dans la ville la plus florissante et la plus peuplée de l'Archipel (*). Les Turcs parcourant ses rues égorgent sans distinction et sans merci tous ceux qui leur tombent sous la main; des cris lugubres remplissent les airs, les pavés sont jonchés de cadavres ensanglantés de femmes, d'enfants et de vieillards, et les primats tenus en otage sont empalés ou pendus. Bientôt les flammes jaillissent furieuses du milieu d'une église, et répandues dans la ville, la dévorent en deux jours. Neuf mille personnes de tout sexe et de tout âge trouvent la mort dans ce court intervalle. En même tems on tranchait la tête aux trois primats envoyés en otage à Constantinople, et on faisait main basse sur tous les autres Chiotes.

(*) Je suis dans ma narration le général Thomas Gordon et Mr. S. Tricoupsis, dont la véracité est hors de toute contestation.

Cependant la rage des musulmans n'est pas assouvie. Ne trouvant plus de victimes dans la ville, ils portent le feu et le fer dans les villages et les monastères qui servent de refuge aux chrétiens. Le pacha lui-même, voulant compléter son œuvre d'extermination, joint la ruse à la férocité; il déclare aux consuls étrangers qu'il accorde un pardon général, et les charge d'engager les habitans de l'île à rentrer sans crainte dans leurs foyers. Ayant eu la faiblesse de croire à sa parole, les consuls vont partout tenant la branche d'olivier à la main, et invitent les fuyards à revenir, ainsi que ceux qui portaient encore les armes à les déposer. Les chrétiens ont à leur tour la faiblesse, non pas d'ajouter foi au firman d'amnistie qu'on leur montre (*), mais aux assurances des agens européens; ils mettent bas les armes et députent soixante-dix primats des différens villages vers le pacha pour offrir leur soumission. Alors une nouvelle scène de désolation, beaucoup plus horrible que celle à laquelle nous venons d'assister, se déploie sur toute la surface de l'île. Certain désormais de ne plus rencontrer de résistance, le pacha donne l'ordre d'un carnage général. Les villages sont abandonnés à la merci de trente mille monstres à face humaine qui se répandent sur toute la surface de l'île dans l'intention de massacrer, de ravager et de réduire ses habitans en captivité. Fidèles ou non au Sultan, tous sans distinction sont passés au fil de l'épée ou emmenés en esclavage. Résister ou se soumettre est éga-

(*) « Turci, qui scelus ejusmodi generosum facinus ac stratagemata prudentis estimaturi sunt » (Ducas XVIII. p. 153. Trad. latine de Boulliau.)
Savoir: « Les Turcs considèrent la violation de la parole donnée comme une ruse de guerre, non-seulement permise mais louable. »

lement inutile. Traqués de toute part les malheureux chrétiens cherchent un asyle; mais tout asyle leur est refusé. Les saintes retraites sont envahies et ravagées, des villages entiers sont mis en cendres, les malades eux-mêmes sont égorgés dans les hôpitaux. Des familles entières, cloîtrées dans de sombres souterrains, ne sortent qu'au milieu des ténèbres de la nuit pour chercher un peu de nourriture. Ni les cavernes, ni les anfractuosités des montagnes n'offrent plus à personne un abri contre la mort. Souvent errant sur la plage ils prennent l'écume des vagues pour des voiles qui viennent les sauver. Des milliers d'hommes et de femmes, surpris ainsi sur un des rivages de l'île, sont égorgés en masse, au point que l'eau se rougit des flots de sang versés par des mains inexorables et impies. Le glaive, les armes à feu, le gibet, la massue, tout ces instrumens de mort dont les infidèles se servaient jusqu'ici, n'éteignent plus la soif de sang chrétien qui les dévore; la torche en main ils mettent le feu aux habits des femmes et les brûlent toutes vivantes, sourds aux cris de l'innocence, à la voix de la pudeur. . . L'archevêque, le clergé, les députés des villages sont pendus aux vergues du vaisseau amiral, ou étranglés sur une colline, et leurs têtes remplies de paille sont envoyées au Sultan comme de glorieux témoignages de leur triomphe (*).

Ce carnage, cette boucherie humaine dura trente jours! et des 115,000 âmes qui se trouvaient sur l'île au moment du débarquement des troupes musulmanes, 25,000 furent égorgés, 47,000 emmenés en capti-

(*) Spiridion Tricoapis. Histoire de l'insurrection grecque, Tom. II, chap. XXIX, p. 202—204.

tivité, et le reste à l'exception de 1800 s'est dispersé hors de l'île. « Dans les annales des tems modernes, dit M^r. Gordon (*), on ne trouve pas d'exemple aussi horrible et aussi effrayant que celui de la devastation de Chios; il nous rappelle ces époques lugubres, où des myriades de barbares faisaient irruption dans le monde civilisé. » « Ainsi, ajoute à son tour l'historien grec que nous venons de citer (**), l'île de Chios célèbre par les délices de la vie qu'on y menait, par ses richesses, par le nombre de sa population, fut changée en un désert et en un vaste cimetière. Sa destruction, la plus terrible que l'on ait jamais vue, est la preuve la moins équivoque de la rage des Turcs, non pas contre des ennemis ou des insurgés en armes, mais contre la chrétienté et le genre humain. »

C'est ici le lieu d'admirer les habitudes industrielles des insulaires de Chios. Tous ceux qui avaient pu se soustraire par la fuite au glaive musulman, erraient dans les îles de l'Archipel et dans le Péloponnèse sans vêtemens et sans nourriture. Des familles naguère opulentes se considéraient heureuses toutes les fois qu'elles parvenaient à abriter sous un hangar leurs membres raidis par le froid, ou à appaiser leur faim par un morceau de pain. Et cependant, à peine ont-ils pu se remettre de leur frayeur que tous, hommes, femmes et enfans, se sont mis à travailler pour assurer leur subsistance. Ce qui pèse avant tout à un Chiote, c'est de tendre la main pour demander l'aumône.

(*) History of the Greek revolution: Vol. I, p. 260.

(**) Sp. Tricoapis, ib.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent par degré à se former des fortunes qui leur permirent de penser à l'affranchissement de leur pays. Plusieurs d'entre eux, las de l'exil et de la misère, étaient déjà retournés dans l'île, et avaient relevé quelques villages. Lorsque cinq ans après la catastrophe de 1822, une expédition fut préparée contre l'île, il y avait une population de 22,000 chrétiens.

Cette expédition que quelques succès avaient inaugurée, mais dont l'issue fut malheureuse, avait été entreprise vers les derniers mois de l'année 1827. Le colonel Fabvier en avait reçu la direction, assisté d'une commission de négocians de Chios; la durée en fut de quatre mois environ, pendant lesquels les Turcs étaient enfermés, comme la première fois, dans la forteresse. La flotte de Constantinople vint à la fin lever le siège, qui au reste ne paraissait pas être poursuivi avec assez de vigueur; les amiraux de France et d'Angleterre avaient déjà déclaré, que l'île de Chios ne serait point comprise dans la délimitation qu'on était décidé de donner à la Grèce.

Grâce aux représentations énergiques des grandes puissances, cette fois il n'y eut pas de représailles de la part des Turcs. Une amnistie que l'on mit son honneur à observer, fut accordée par le chef de l'armée ottomane.

Ayant échoué dans cette nouvelle tentative, les Chioites ont pris le parti de s'établir soit en Grèce, soit dans ces parties de l'Europe où ils pouvaient se livrer à leurs spéculations avec plus de profit. Avant 1821, ils avaient l'habitude de s'expatrier sans emmener avec eux leurs familles; et lorsque arrivés à un certain âge ils sentaient le besoin du repos, ils rentraient dans leurs foyers, sans cependant discontinuer de faire le commerce par leurs fils

ou leurs parens qu'ils prenaient soin de former à cet effet. Ailleurs l'ambition du négociant est de faire fortune et de se retirer; les négocians de Chios continuent au contraire leurs affaires, même quand cette fortune est atteinte. Nous avons vu qu'au sein même de la prospérité, ils conservaient une médiocrité de goûts qui ferait croire que leur but n'était pas la richesse. Certains voyageurs l'ont attribuée à un sentiment de parcimonie. Nous venons cependant de voir que ces hommes économes, se sont montrés capables, dans plusieurs occasions, de nobles sacrifices. Ce n'est donc pas à des instincts parcimonieux qu'il faut attribuer cette modération, c'est à une vie réglée par les habitudes du travail et par les devoirs du foyer domestique.

Quoiqu'ils soient depuis plus de trente quatre ans éloignés du pays natal, et que la nouvelle génération n'ait jamais connu que le nom de la patrie de ses pères, ils n'en conservent pas moins leurs anciennes qualités. Si les institutions municipales ont pu former leur caractère, il est positif que partout où ils vont ils emportent avec eux l'esprit de ces institutions. Toujours actifs, toujours grands amateurs du gain, toujours résolus et persévérans, ils traînent à leur suite le trait dominant de leur civilisation d'autre fois, l'ordre. Dans leurs idées, le désordre dessèche rapidement la source de toute richesse, le commerce. Aussi ce n'est pas par une activité turbulente, mais bien par un travail silencieux, soutenu, régulier qu'ils arrivent à leurs fins. Le but de leurs efforts n'est ni la gloire, ni l'éclat, mais l'accumulation des richesses au moyen du développement de leur industrie et de l'honnêteté dans les transactions.

Si le commerce n'était pas égoïste, on pourrait reprocher aux Chiotes un esprit d'exclusivisme assez prononcé dans leurs relations sociales. Non-seulement en pays étranger, mais en Grèce même, ils se plaisent particulièrement dans des rapports de Chiote à Chiote, et aiment à se servir de préférence dans leurs affaires des hommes originaires de leur pays. C'est ce qui fait dire qu'ils forment une classe, ou plutôt une caste qui n'a pas d'analogue chez les autres Grecs. Peut-être est-ce là l'exagération de cette vertu de leurs ancêtres, qui les portait à repousser toute intervention du dehors dans leurs affaires intérieures (*).

Dans une inscription qui a été récemment découverte dans l'île de Paros, on retrouve une ressemblance frappante entre les dispositions des anciens habitans de Chios et ceux de nos jours. Cette inscription, qui paraît remonter aux tems macédoniens, ou même à une époque plus reculée, nous apprend, qu'on avait à Chios l'habitude de l'anatocisme ou de la conversion de l'intérêt en principal. Il est vrai que nulle disposition légale ne déterminait le taux de l'intérêt dans l'ancienne Grèce, et que les emprunts étaient souvent usuraires; mais tirer l'intérêt de l'intérêt est un moyen de profit que nous voyons pour la première fois à Chios (**). Cela vient à l'appui de ce que nous avons déjà avancé, que l'amour du lucre s'y est fait sentir à toutes les époques.

Aujourd'hui l'île de Chios n'a plus son ancienne importance. Dévastée, comme nous l'avons vue, elle n'a pas

(*) V. la première partie de ce travail. Livr. du 25 novembre (6 décembre) 1855, p. 205.

(**) A. R. Rangabé, Antiquités helléniques etc. Vol. II, p. 603.

été assez heureuse pour ressaisir toute sa population fugitive; la partie la plus entreprenante et la plus notable de celle-ci, eut garde d'aller se placer de nouveau sous la main qui s'est baignée dans le sang de ses frères, de ses parens, de ses enfans. Exerçant le commerce en Grèce et à l'étranger, sur toutes les latitudes, elle honore son pays par son intelligence et sa probité. Les Chiotes qui vivent loin de leur patrie, ne manquent jamais l'occasion de soutenir sa cause par leur affection et leurs dons patriotiques. Ils espèrent avec nous que les vieilles erreurs de cette politique qui a manipulé la nation hellénique et improvisé ses frontières, qui a séparé de l'État grec l'île de Chios deux fois ensanglantée pour la liberté, et fait de cet État un royaume petit, écrasé, refoulé, et par cela incapable d'un mouvement spontané, que ces erreurs, disons-nous, iront bientôt s'engloutir dans l'oubli qui les attend; que les intérêts respectifs des nations seront mieux connus; que leur valeur intrinsèque et leurs prétentions seront plus justement appréciées, et que nos destinées, commencées il y a trente cinq ans, s'accompliront un jour, quand la justice des peuples civilisés aura achevé toute sa conquête.

D.

Turkish reforms.

Nous empruntons à la plume d'un publiciste distingué, versé dans la littérature ancienne et moderne de la langue grecque, les considérations suivantes sur les réfor-

mes consacrées par le Hatti-Houmayoun du 6/13 Février. Dans la traduction que nous donnons de sa brochure (*), nous nous sommes permis de supprimer toute la partie du travail de M^r Freeman, dans laquelle il exerce sa critique sur la conduite politique d'un personnage, qui nous est respectable et par la fermeté de ses convictions, et par la haute position qu'il occupe dans le monde diplomatique, et surtout par les éminents services qu'il a rendus à notre patrie, dans des moments bien plus critiques que ceux que nous venons de traverser.

« Après tout, dit M^r Freeman, le Sultan actuel est animé de bonnes intentions, il est doux et humain par caractère; aucun acte d'oppression ne peut lui être imputé, et par contre, bien des ordonnances admirables sur le papier, émanent de sa volonté; mais ce souverain est faible et il est placé dans une position où les plus grands génies courraient le risque de devenir ridicules. Néanmoins, à tout prendre, il paraît avoir agi aussi bien qu'il le pouvait, dans de telles circonstances.

« Au surplus, Abdul-Medjid n'a point été accusé d'avoir violé ses serments, ou d'avoir d'une manière quelconque, trempé dans le sang des peuples soumis à son autorité. . . .

« La conférence actuelle promet bien des choses, qui si elles étaient accomplies, amélioreraient sensiblement la condition des Chrétiens soumis à la domination musulmane; mais ces réformes s'accompliront-elles? pourront-elles s'accomplir? Le Sultan appuyé sur le bras de lord Stratford, octroie un firman en faveur de ses sujets non musulmans; mais ce firman

(*) Turkish reforms by Edward A. Freeman.

« ne sera qu'une lettre morte, partout où, l'œil de son auteur ne pourra pas atteindre. Et ce sera toujours le cas, tant qu'on ne fera autre chose en Turquie, que d'apprendre aux Turcs, à parler français, et à porter des pantalons collants. Pour féconder les nouvelles institutions qui doivent servir à la régénération de l'empire Ottoman, il faudrait pourtant bien autre chose que cela. Il y faudrait que les fonctionnaires publics cessent de se livrer à la corruption, et que la population musulmane soit relevée de la barbarie, dans laquelle elle est plongée. Ce n'est pas tout; il faudrait déraciner la seule cause qui empêche les Turcs de devenir aptes à vivre de la vie des nations civilisées; il faudrait que les Turcs renoncent à être de vrais, de consciencieux musulmans. Le Turc d'autrefois, était essentiellement une bête féroce, mais il était une bête féroce d'une espèce magnifique « wild beast of a magnificent order. » Il était le digne adversaire, l'ennemi juré de la religion et de l'ordre social de l'Europe chrétienne. Sa religion lui commandait de faire la guerre aux mécréans, jusqu'à ce que ces derniers embrassassent l'islamisme, ou qu'ils se soumissent au tribut infligé aux peuples assujettis à sa domination. Le vieux Turc rempli ce commandement, on ne peut pas mieux. Incomparablement inférieur au Sarrasin qu'il avait remplacé, toujours agressif, souvent cruel, parfois perfide, il était loin d'être dépourvu de vertus; il y avait du grandiose même dans ses crimes.

« Pendant douze générations, les Sultans furent pour la guerre et pour le gouvernement les plus grands administrateurs de la terre. Ils n'étaient pas seulement

» doués du génie des conquêtes, mais encore savaient-
 » ils administrer leurs vastes états, et beaucoup d'en-
 » tre eux n'étaient point portés à aggraver leur oppres-
 » sion au-delà de la mesure que comportait les idées de
 » conquête des musulmans.

» Le Turc d'autrefois peut être détesté, mais il ne peut
 » jamais être méprisé.

» Des hommes de cette trempe existent probablement
 » encore dans les provinces reculées de l'Asie, qui fe-
 » raient la guerre au giaour Moscovite, dans le même
 » esprit qui animait jadis les Osmanlis ou les Sarrasins ;
 » et honneur soit rendu à tout homme qui agit par con-
 » viction, lors même qu'il professerait les principes les
 » plus erronés ou les plus destructifs. Le vieux turc qui
 » était poussé par sa croyance à être agressif et enva-
 » hissant, était bien plus digne d'estime que le Turc de
 » nos jours, qui n'ayant que le vernis d'une civilisation
 » toute superficielle, est en opposition flagrante avec ses
 » croyances religieuses. Le fait est que la religion mu-
 » sulmane étant essentiellement aggressive, un peuple
 » mahométan ne saurait être grand, qu'en tant qu'il se-
 » rait conquérant; et quelques cruels que soient les maux
 » infligés directement par les conquérans orientaux aux
 » peuples assujettis à leur domination, ces maux sont
 » bien moins considérables que ceux que leur font su-
 » bir indirectement, des dominateurs *fainéans*. En effet,
 » lors qu'un peuple mahométan arrive au terme de ses
 » conquêtes, c'en est fait de lui; il n'est plus qu'un far-
 » deau sur la terre, et rien de plus.

» Tels sont les Turcs de nos jours; languissans sous
 » un gouvernement beaucoup moins sanguinaire que celui

» d'autrefois, ils sont peut-être, pour cette raison même,
 » incomparablement plus vicieux, plus corrompus et bien
 » moins puissans que les Osmanlis qui traversèrent l'Hel-
 » lespont lors de la première grande conquête.

» Tout ce qu'un gouvernement musulman pourrait
 » faire en faveur de ses sujets chrétiens, juifs ou idolâ-
 » tres, ce serait de les préserver d'une oppression *indi-*
 » *viduelle*. Ceci fut effectivement réalisé par quelques uns
 » des premiers Califes, par quelques Princes de la dy-
 » nastie Arabe, qui régna en Espagne, et par le grand
 » Schah de Perse, Abbas. Abdoul - Medjid ne ferait pas
 » davantage; car il n'a pas le pouvoir de faire beaucoup
 » dans ce genre. Il déserterait la position de domina-
 » teur musulman, sans devenir pour cela un dominateur
 » chrétien.

» Le Calife du prophète, qui se voit affermi sur son
 » trône par des alliés chrétiens, venant consacrer le prin-
 » cipe de l'égalité entre chrétiens et musulmans, est bien
 » moins puissant à accorder des avantages réels à ses
 » sujets chrétiens, qu'un rigoureux mais bienveillant mu-
 » sulman, qui, suivant à la lettre son Coran, prendrait
 » la résolution d'assurer aux mécréans tous les bienfaits
 » qui ne seraient pas contraires aux prescriptions de la
 » loi, et rien au-delà. En essayant, sous la domination
 » turque, d'égaliser la condition des musulmans et des
 » chrétiens, on risquerait de déplaire aux uns et aux au-
 » tres. Le croyant consciencieux, en serait froissé par la
 » violation de sa propre loi; le Turc patriote, se sentirait
 » également offensé, obligé de répudier les principes qui
 » ont rendu sa race prédominante; d'une autre part, ce
 » bienfait serait impuissant à satisfaire aux prétentions

» de ceux en faveur des quels il serait consacré; car ce
 » que réclament les populations chrétiennes, ce n'est point
 » de se trouver tant soit peu mieux, sous une domination
 » étrangère, mais de s'en voir entièrement débarrassées.
 » Et remarquons le bien, plus leur condition sera amé-
 » liorée, et plus ils seront impatients d'en être délivrés.
 » Assurez leur une prospérité matérielle tolérable, et ils
 » ne feront que désirer plus ardemment leur entier af-
 » franchissement. Vous pouvez être parfaitement sûrs,
 » que quel que soit le nombre des firmans qu'il plairait
 » au Sultan de signer, quelles que soient les conventions
 » qu'il plairait aux grandes puissances de conclure, ja-
 » mais Turcs et Chrétiens ne pourront vivre tranquille-
 » ment ensemble. Le turc s'attachera toujours à sa vieille
 » domination, le Chrétien s'efforcera toujours de recou-
 » vrer son indépendance et de relever sa foi. Grecs, Ser-
 » bes et Bulgares, ne toléreront pas un moment de plus
 » que faire se pourra, un système qui maintiendrait dans
 » la possession des musulmans le trône de Constantin.
 » Les fervents dévots de l'Eglise Orientale, ne toléreront
 » pas un moment de plus, la présence d'un Imam Maho-
 » métan, dans le temple splendide de Justinien, pas plus
 » qu'un honnête et zélé Mahométan, ne se tiendra tran-
 » quille, sous un système qui le priverait de la domina-
 » tion, que sa religion lui apprend à considérer comme
 » chose à lui appartenant.

» Ces réformes turques tant vantées, nous suggèrent
 » deux considérations dont la connexité paraît intime.

» Premièrement, ce qui a été réalisé en fait de réfor-
 » mes, est si peu de chose, qu'on ne saurait vraiment
 » dire, ce qui n'a pas été fait de ce peu de chose; « how

» little it is that is even professed to be done; to say no-
 » thing of that little not being done. »

» On a fait grand bruit du Tanzimat, comme s'il eût
 » été question de l'acte le plus sublime de générosité et
 » d'abnégation politique. A entendre les prôneurs de cet
 » acte mémorable, la législation anglaise depuis les lois
 » d'Aethelberht, jusqu'aux dernières réformes, ne serait
 » qu'une vétille en comparaison.

» Cependant après tout, le Tanzimat ne contient que de
 » vagues promesses de justice et de bonne administration;
 » il ne consacra aucune institution spéciale en faveur
 » des Raïas; aussi malgré qu'il ait été promulgué il y a
 » bientôt vingt ans, n'a-t-on pensé que dans ces deux
 » dernières années, à déclarer recevables en justice, les
 » dépositions des témoins non musulmans; et encore il
 » paraît que leurs Révérences les Cadis, sont bien peu
 » disposés à mettre cette mesure à exécution; il semble
 » néanmoins que par les réformes projetées, on espère
 » faire pénétrer d'emblée, dans l'intelligence des Osman-
 » lis, les plus grands principes de tolérance et d'humani-
 » té; vains efforts! car lors même qu'on mettrait à e-
 » xécution tout le programme des réformes projetées, un
 » Turc ne sera jamais un chrétien, à moins que sa con-
 » stitution cérébrale ne subisse une révolution radicale.

» En second lieu, on ne s'aperçoit pas que toutes ces
 » réformes ont eu un bien mauvais début.

» Un écrivain libéral, le dernier sir George Larpent,
 » prétend que les réformes turques, portent en elles-mê-
 » mes le cachet de la durée; car elles ne sont point le
 » résultat d'un mouvement populaire, mais des tendances
 » libérales d'un gouvernement sage et éclairé.

» Un écrivain plus récent encore que sir George Larpent, la capitaine Allen, parle de la « turbulence et de l'effronterie » avec lesquelles les Grecs de Thérapia ont obtenu certains avantages, qui assure-t-il, les ont rendus heureux et contents depuis lors. Il semble donc bien arrêté, que ce sera un acte bien méritoire de la part du Sultan, que celui de bien traiter ses Raïas, mais que les Raïas ne doivent pas même mouvoir leur petit doigt pour l'obliger à les bien traiter. En effet, depuis quelque temps, on n'entend que trop parler de *privileges*, et fort peu de *droits*; ou bien s'il en est question, c'est pour les droits du Sultan et nullement pour ceux des populations soumises à sa domination. Oui; le point principal, c'est « les droits du Sultan. » Tout ceci sonne bien mal aux oreilles surtout de ceux qui comme moi-même, ont bien autrement étudié l'histoire que sir George Larpent et le capitaine Allen.

» Autant que je m'y connais dans ces matières, je puis assurer que toute réforme durable vient plutôt d'en bas, que d'en haut. Avec « quelle turbulence et quelle effronterie » Caius Licinius et Lucius Sextius, n'ont-ils pas arraché la liberté plébéienne à l'oligarchie de Rome? D'une autre part, la grande charte aurait-elle été plus durable, si les barons et le peuple d'Angleterre, avaient attendu, qu'elle leur fût octroyée par la grâce du roi Jean? La démocratie d'Uri, de Schwitz et d'Unterwalden, aurait-elle été plus complète, si elle s'était reposée sur les bonnes dispositions de quelque faiseur de Tanzimat Autrichien, au lieu de surgir de la conscience et de s'appuyer sur les bras robustes des héros de Morgarten? Aratus aurait-il dû attendre pour bri-

» ser les chaînes de la servitude, que les tyrans se fussent convaincus des maux de la tyrannie? et Washington aurait-il dû de son côté, se croiser les bras jusqu'à ce que Georges III inaugurât la République de l'Amérique du Nord?

» Ce qu'un despote donne à ses sujets, un despote peut le révoquer, mais ce qu'une nation réclame avec persévérance, elle peut l'obtenir pour toujours, et ne risque de le perdre que par sa faute. Aucun prince absolu n'était mieux assuré sur son trône que les Rois de la Norwége et du Danemark; mais la constitution danoise octroyée par le Roi actuel, est déjà tombée sous les coups des intrigues domestiques et étrangères; et celle de la Norwége, que le peuple lit de lui-même, est en pleine vigueur, sans rencontrer aucun obstacle.

» Le plus grand des despotes réformateurs, la « gloire et la honte » d'Islam, Akbar, dont le puissant génie accomplit une œuvre, qui par sa grandeur efface tous les chétifs Tanzimats de nos jours, n'est pas cependant parvenu à imprimer le cachet de la durée à sa législation, car cette législation loin d'être une conquête nationale, n'a été que l'œuvre d'un despote.

» Ce que réclament les populations soumises à l'islamisme, n'est point des Tanzimats, mais bien la liberté, et lorsqu'ils réclament cette liberté, ils ne le font point par des discours de conférences, mais par la parole plus simple d'un Czerny George, ou d'un Alexandre Mavrocordato. La Muse de lord Byron consacra il y a long-temps cette vérité par ces paroles:

» Celui qui veut être libre, doit porter le coup par
 » lui-même (*). »
 » Cette réforme d'après lui, ne pouvait venir ni de la
 » Gaule ni de la Moscovie, et il crut probablement inu-
 » tile d'ajouter, qu'on devait bien moins encore s'atten-
 » dre à l'obtenir de la bonne grâce de la Sublime Porte. »

S.

—o—

Lettre de M^r William Smith O'Brien à M^r Pilicas député de l'Université.

—o—

M^r William Smith O'Brien de retour avec son fils d'un voyage dans la Grèce continentale, a adressé une lettre à M^r le professeur Pilicas, député de l'Université, sur la condition actuelle de la Grèce.

Habitué depuis quelque temps à être constamment en butte aux critiques les plus injustes, aux outrages et à la calomnie, et à ne voir dans nos juges que des accusateurs, nous avons été on ne peut plus sensibles à la bienveillante impartialité d'un homme d'un esprit aussi éclairé et d'un caractère aussi indépendant que M^r O'Brien; nous lui en exprimons notre profonde reconnaissance, et nous faisons en même temps les vœux les plus sincères pour son propre bonheur et pour la prospérité de sa patrie. Puisse M^r O'Brien, en rentrant dans sa chère Irlande, trouver dans les dou-

(*) Who would be free, himself must strike the blow.

ces émotions que l'on éprouve à la vue du foyer domestique et dans le calme qui succède aux tempêtes politiques, la juste récompense du tribut qu'il a payé à la vérité, en jugeant sans prévention de l'état d'une nation qui paraît avoir le grand tort de ne point oublier son passé, et d'aspirer avec ardeur à l'accomplissement des destinées que l'avenir réserve aux populations chrétiennes de l'Orient.

S.

—o—

To Monsieur

Monsieur PILICAS, representative of the University.

Athens. May 21. 1856.

Dear Sir!

Being desirous to present to the University of Athens a copy of a work in two volumes which I have recently published under the title of « Principles of Government » I shall feel much obliged if, as representative of the university, you will cause it to be deposited in the library.

I avail myself of this opportunity of offering my thanks to the Professors for having been permitted in company with my son to attend several lectures at the University. Although I am aware that your halls are thrown open gratuitously to all who desire to attend the different courses of instruction I am not the less sensible of the polite cordiality with which the Professors welcomed our presence.

We have observed with the greatest pleasure that in this country a most eager desire for instruction exists amongst all classes and that the Government has endeavoured to encourage these tendencies by promoting the

establishment of schools for primary and intermediate education, as also by aiding the resources of your University an institution which I believe, owes its foundation to the public spirit of enlightened and patriotic individuals. These efforts have not been unproductive of fruit; and I much doubt whether there is a town in Europe inhabited by a population commensurate with that of Athens which has made a greater progress in intellectual developement. This progress is the more remarkable when it is remembered that in other countries the resources accumulated during past ages are brought to assist the intellectual operations of the present generation whereas the very existence of modern Greece as a member of the European family claims no longer space of time than about a quarter of a century.

The same observation applies also to industrial development. When it is remembered that almost every town and every field in Greece was laid waste by the Turks during the war of independence the traveller is disposed to wonder that so much has been effected in so short a time. Such at least have been my impressions though I have perceived with regret that some things have been left undone which might have been accomplished without much trouble or expense.

I feel it to be due to a people from whom we have experienced much kindness and hospitality to offer my testimony in refutation of some of the misrepresentations which have been circulated in western Europe with respect to the social condition of Greece and which describe its inhabitants as a semi barbarous people.

Having just returned from an excursion in the nor-

thern provinces during which my son and I rode about 300 miles unaccompanied by guards, and during which we had opportunities of conversing familiarly with men of all classes, from the nomarch to the humblest peasant I have come to the conclusion that there is at least as much of genuine civilization, if that word be used in the proper meaning, amongst the simple mountainers of Parnassus as is to be found in the Clubs of London or in the Cafés of Paris. Let me add that during our tour we did not see a single drunken man and were solicited for alms by only one beggar, a cripple without hands. I know no part of the united kingdom or of France respecting which a stranger could make a similar observation.

That brigandage exists in parts of Greece, and especially in that part of the country through which we have recently travelled is a fact which cannot be denied. Causes which lie beyond the control of the wisest statesmen have at various times occasioned outbreaks of this social disease but in candour it ought to be observed that the greater part of Greece is as free as other portions of Europe from this calamity, and that great energy is at present directed towards its total suppression in those sections of the country in which it still exists.

The misrepresentations which I allude have been occasioned in great measure by the proceedings which took place in connection with the insurrectionary movements of Thessaly and Epirus in 1854. I am not prepared to contend that those proceedings were consistent with political wisdom. They placed the Greek nation in antagonism with the two most powerful states of wes-

tern Europe at a moment when those states were closely allied with Turkey.

But whatever may have been the motives of individuals there can be no doubt that a great majority of the Greeks who took part in that movement were animated solely by a passionate desire, highly honourable to those who entertained it to rescue their fellow countrymen now resident in the Turkish dominions from that cruel oppression of which their own fathers had so long been victims. Had this movement taken place at a more favorable moment it could probably have been hailed with enthusiastic approbation by the public opinion of Europe.

Believing that the Hellenic race still possesses those heroic and civil virtues for which their ancestors were distinguished believing also that the various elements of which it consists are destined to form hereafter one great and combined nation I should feel disposed, if I were a Greek, to make little account of undeserved reproaches. On the other hand sound policy appears to suggest that Greek patriotism should abide the progress of events and avoid external collisions, whilst in the mean time it should cultivate to the utmost all the resources, material, moral and intellectual with which your country has been so richly endowed by Providence. In the performance of these honourable duties the University which you represent naturally bears an important part with best wishes for the success of its noble functions.

I have the honour to be

faithfull

WILLIAM SMITH O'BRIEN.

—=0=—

A Monsieur

Monsieur PILICAS, député de l'Université.

Athènes 21 Mai 1856.

Monsieur !

Désirant offrir à l'Université d'Athènes, un exemplaire d'un ouvrage en deux volumes que j'ai récemment publié sous le titre de « Principes de gouvernement, » je vous serais bien obligé, si, comme député de l'Université, vous vouliez bien le faire déposer dans sa Bibliothèque.

Je saisis cette occasion pour offrir mes remerciements à M^{rs} les Professeurs, de m'avoir permis, ainsi qu'à mon fils, d'assister à quelques cours de l'Université. Quoique j'aie appris que vos salles sont gratuitement ouvertes à tous ceux qui désirent suivre les différents cours de l'Université, je ne suis pas moins sensible à la politesse toute cordiale, avec laquelle les Professeurs ont accueilli notre présence. Nous avons remarqué avec le plus grand plaisir, qu'en Grèce, toutes les classes de la société sont animées du plus ardent désir d'instruction, et que le gouvernement a puissamment contribué à encourager cette tendance, en secondant l'établissement d'écoles d'instruction primaire et secondaire, et en augmentant les ressources de votre Université, institution qui doit je crois sa fondation, aux généreux efforts de personnes éclairées et dévouées aux intérêts de leur patrie.

Ces efforts n'ont point été infructueux ; et je doute fort, qu'il y ait en Europe, une ville qui, à égale population, ait fait de plus grands progrès intellectuels que celle d'Athènes.

Ces progrès paraissent d'autant plus remarquables,

lorsqu'on se rappelle, que dans d'autres contrées, ce sont des ressources accumulées pendant les siècles passés, qui ont servi au mouvement intellectuel de la présente génération, tandis que l'existence de la Grèce moderne, comme membre de la famille européenne, ne date effectivement que d'environ un quart de siècle.

La même observation s'applique aux progrès industriels. Lorsqu'on se rappelle que presque toutes les villes et tous les champs de la Grèce, ont été dévastés par les Turcs, pendant la guerre de l'indépendance, on s'étonne que tant de choses aient pu s'effectuer en si peu de temps.

Telles, au moins, ont été mes propres impressions, quoique j'aie reconnu avec regret, que certaines choses qui auraient pu être accomplies sans beaucoup de peine, ni de dépenses, n'ont pas encore été faites.

Je me sens obligé en échange de l'accueil bienveillant et de l'hospitalité que j'ai trouvés chez le peuple grec, de réfuter par mon témoignage, certaines informations erronées qui ont circulé dans l'Europe occidentale, sur la condition sociale de la Grèce, et qui représentent ses habitants comme un peuple semi-barbare.

Étant à peine de retour d'une excursion dans les provinces du Nord, pendant laquelle, mon fils et moi nous avons parcouru 300 milles, sans aucune escorte, et où nous avons eu l'occasion de causer familièrement avec des hommes de toutes les classes, depuis le nomarque, jusqu'au plus humble paysan, j'en suis venu à conclure, qu'il y a au moins autant de civilisation naturelle, si l'on peut employer cette expression dans son vrai sens, parmi les simples montagnards du Parnasse, que l'on pourrait en trouver dans les Clubs de Londres, ou dans

les Cafés de Paris. Qu'on me permette d'ajouter que pendant toute notre tournée, nous n'avons pas vu un seul homme ivre, et que nous n'avons rencontré qu'un seul mendiant, privé de ses deux mains. Je ne connais aucun endroit dans le Royaume-Uni ou en France, où un étranger puisse avoir l'occasion de faire une pareille observation.

Que le brigandage existe dans quelques parties de la Grèce, et surtout dans celle que nous venons récemment de parcourir, c'est un fait qui ne peut être nié. Des causes qui dépassent le contrôle des hommes d'État les plus sages, ont à des époques différentes, occasionné l'apparition de ce fléau social, mais franchement parlant, on doit faire remarquer, que la plus grande partie de la Grèce, est aussi libre de cette calamité, que d'autres contrées de l'Europe; et qu'une grande énergie est dans ce moment déployée pour son extirpation totale, dans les parties du pays où le brigandage existe encore.

Les informations erronées auxquelles j'ai fait allusion, ont pris naissance en grande partie, dans les événements qui ont eu lieu en même temps que les mouvements insurrectionnels de l'Épire et de la Thessalie de 1854.

Je ne veux pas soutenir que ces événements aient été inspirés par une sage politique. Ils ont établi un antagonisme entre la nation grecque et les deux plus puissants états de l'Occident, au moment où ces derniers étaient unis par une étroite alliance avec la Turquie.

Mais quels qu'aient été les mobiles particuliers de certains individus, il ne peut y avoir aucun doute, que la grande majorité des Grecs, qui ont pris part à ce mouvement, y était poussée uniquement par un désir pas-

tionné et très honorable pour ceux qui l'éprouvaient, de délivrer leurs compatriotes encore soumis à la domination musulmane, de la cruelle oppression dont leurs propres pères ont été pendant si long-temps les victimes. Si ce mouvement avait eu lieu dans un moment plus opportun, il aurait été probablement salué avec une approbation enthousiaste par l'opinion publique de l'Europe.

Étant persuadé que la race hellénique possède encore les vertues héroïques et civiles qui distinguaient leurs ancêtres, et que les différents éléments qui la constituent, sont destinés par la suite, à former une nation forte et grande, je me sentirais disposé, si j'étais Grec, à m'embarasser fort peu de reproches non mérités. D'un autre côté, la politique la plus saine semble suggérer au patriotisme des Grecs, qu'ils doivent attendre le progrès des événements, éviter les conflits extérieurs, et s'occuper avant tout, de l'exploitation des ressources matérielles, morales et intellectuelles dont la Providence a richement doué leur patrie.

C'est dans l'exercice de ces devoirs si honorables, que l'Université dont vous êtes le représentant, emporte naturellement la meilleure part des vœux, pour l'accomplissement de la noble tâche qui lui est échue.

J'ai l'honneur d'être

vosre dévoué

WILLIAM SMITH O'BRIEN.

La question d'Orient après le 30 Mars.

LE traité de paix qui a été signé à Paris n'a pas résolu la question d'Orient; il l'a cependant simplifiée de beaucoup.

Avant la guerre gigantesque que le traité du 30 Mars vient de clore, les solutions de la question d'Orient pouvaient être réduites aux cinq suivantes :

Conquête de l'Orient par la Russie.

Partage de l'empire Turc entre les grandes puissances.

Démembrement de cet empire en plusieurs états indépendans.

La Turquie réformée.

L'empire chrétien d'Orient.

Entre ces cinq solutions différentes, on peut dire avec certitude que celles qui avaient le moins de chances étaient les deux dernières.

La solution par la conquête Russe avait été tant de fois prédite par des hommes d'état, des voyageurs consciencieux, des historiens illustres, que tout publiciste qui aurait osé mettre en doute ce danger qui pesait sur la tranquillité de l'Europe, aurait passé pour être stipendié par le cabinet de St Petersburg. Cette solution a paru avoir tant de chances de réalisation à l'Europe Occidentale, qu'elle lui a mis les armes à la main et lui a fait entreprendre la plus grande opération collective qui ait eu lieu après les Croisades. L'Europe n'a jamais agi contre les Turcs lors de leur puissance, avec le même ensemble et la même énergie qu'elle a mis à refouler la Rus-

sie. Cette solution a été rendue impossible par le traité de Paris, auquel le traité secret du 15 Avril vient de donner une nouvelle sanction.

Le partage de la Turquie entre les grandes puissances a été mis plusieurs fois sur le tapis; la preuve qu'il a été censé possible, et qu'il n'y avait à cette solution d'autre obstacle que celui de se mettre d'accord. Elle vient aussi d'être écartée définitivement le jour mémorable du 30 Mars.

La conquête et le partage étant mis de côté, la décomposition de l'empire Turc en trois ou quatre états indépendans d'après le nombre des nationalités qui étaient réunies sous le joug ottoman, semblait la solution la plus probable. Elle était invoquée par ces mêmes populations sur le sort desquelles il fallait que l'Europe prononçât son verdict. Les Valaques, les Bulgares, les Serbes, rêvaient tous, il faut l'avouer, non pas un empire chrétien, mais autant de royaumes portant le nom et le drapeau de leurs nationalités. Les provinces grecques de l'Épire, de la Thessalie, de la Macédoine, les îles de l'Archipel, trouvaient peut-être le rêve d'un empire chrétien trop difficile à atteindre pour le moment; elles souhaitaient avant tout la réunion avec leurs frères émancipés de 1821. Mais l'arrêt de l'Europe vient d'étouffer toutes ces aspirations centrifuges; il a dit à ces races, qui dans leur impatience de liberté voulaient détruire en un jour le seul bienfait que la conquête ottomane nous ait conservé pendant quatre siècles, le bienfait de l'union dans un faisceau: «esclaves émancipés, Grecs, Valaques, Serbes, Bulgares, ne quittez pas la maison de votre maître; ne vous partagez pas les débris de son banquet; restez

unis; ne rêvez pas un avenir égoïste; nous n'aurez qu'un enfer ou un paradis commun.»

La solution de la question d'Orient par la Turquie elle-même se réformant et adoptant les principes de la civilisation chrétienne, avait été reconnue impossible à plusieurs reprises par les hommes les plus éminens, par les juges les plus compétens et les plus éclairés; une expérience de trente ans avait confirmé cet arrêt. Cependant, les événemens de la dernière guerre ont modifié à cet égard l'opinion des gouvernemens de l'Europe; ces mêmes hommes qui autrefois avaient dit que la Turquie était un cadavre, ont voulu donner un démenti à l'Empereur Nicolas qui avait dit seulement que c'était un homme malade. L'Europe s'est arrêtée le 30 Mars à cette solution; elle a donné un certificat de vie à la Turquie réformée; elle l'a accueillie dans sa famille. Toutes les enquêtes faites avant le 30 Mars sur la possibilité de la Réforme en Turquie, ont été frappées de nullité et rejetées du dossier; une nouvelle enquête, un nouveau délai de preuve est ouvert à la Turquie à partir de ce grand jour. Si la Turquie parvient à réaliser dans les nouvelles conditions qui lui ont été faites, ce qu'elle n'a pu accomplir depuis 1826, l'Europe ne se sera pas trompée dans ses prévisions; mais si la Réforme, telle qu'elle est promise par le Hat-Houmayoun, a le sort des Réformes de Gulhané et du Tanzimat, alors quelle autre solution de la question d'Orient reste à essayer, si ce n'est celle d'un empire chrétien?

Ainsi, des cinq solutions différentes qui semblaient planer sur le sort des populations chrétiennes de la Turquie, deux seulement ont survécu après le 30 Mars; celle

d'un empire chrétien, sur laquelle l'Europe ne s'est pas prononcée (*); et celle de la Réforme Turque qu'un traité peut bien décréter, mais que seule la force des choses peut inscrire dans le livre de la vie.

Les trois solutions qui ont été écartées, c'est à dire la conquête, le partage, le démembrement, sont justement celles qui auraient rendu impossible à jamais un empire chrétien; ce sont autant d'obstacles à la réalisation de cette idée qui viennent d'être démolis le 30 Mars par les mains de l'Europe entière. Nous lui sommes reconnaissans pour cet immense bienfait.

La solution à laquelle elle s'est arrêtée, la Réforme, n'est pas en contradiction avec l'idée d'un empire chrétien; c'est au contraire un rapprochement, une préparation, un échelon pour les nouvelles destinées de l'Orient. Si la Réforme échoue tout de suite, on se trouvera, nous le répétons, en face de la cinquième et dernière solution. Nous avouons sincèrement que nous ne le souhaitons pas. Cette transition des populations chrétiennes de l'assujettissement à la souveraineté, sans passer auparavant par le stage de l'émancipation, serait peut-être trop brusque; elle pourrait compromettre leur destinée.

Mais si la Réforme réussit, est-ce qu'elle n'amènera pas encore plus sûrement comme conséquence nécessaire et inévitable, la domination des races chrétiennes? La Réforme, c'est l'adoption des principes de la civilisation de

(*) « Nous ne nous engageons pas, disait lord Palmerston le 6 Mai à la Chambre des Communes, à maintenir dans ce pays la domination de telle race ou de telle autre; notre but était de maintenir l'indépendance de la Turquie contre les conquêtes de l'étranger, et son intégrité contre les invasions. »

l'Évangile. Or ces principes ne peuvent être mis en pratique que par des chrétiens. Quelques ottomans civilisés ne parviendront jamais à réformer la Turquie, à vaincre la résistance des masses fanatiques, sans appeler à leur aide l'intelligence et la force des races chrétiennes de l'Orient. Il n'y aura une Turquie réformée que lorsque le gouvernement turc aura des ministres, des préfets, des généraux, des soldats chrétiens. Mais lorsque les bases et les nerfs du gouvernement seront christianisés, ce sera un empire chrétien, quand même la dynastie resterait musulmane.

Ainsi les hommes d'état qui ont rédigé le traité de Paris viennent d'écarter les obstacles et de déblayer la route pour la fondation d'un empire chrétien. Ils en ont assuré le territoire contre tout empiètement étranger, ils en ont fait un sanctuaire que nul ne peut violer sans encourir l'excommunication de l'Europe. Ils ont soudé l'une à l'autre ces populations qui voulaient briser leurs liens réciproques, ils les ont forcées à tenir leur visage tourné vers Constantinople et à ne pas séparer leur sort de celui de la ville éternelle. Ils leur ont ouvert par la Réforme, une école pour se préparer à régner.

Les diplomates s'agitent, et Dieu les mène.

R.

Dernières nouvelles sur l'état des provinces de la Turquie.

—000—
Nous lisons dans la correspondance du « Phare d'Othrys » journal de Lamie, en date du 20 Mai.

« Un événement bien tragique vient de jeter l'épouvante dans les villages Grecs de la Thessalomagnésie. C'est le dimanche de la S^t Thomas, qu'a été inaugurée avec toute la pompe accoutumée, l'église élevée depuis peu, près des nouveaux magasins de commerce de Volo; mais le bruit s'étant répandu que les négocians du lieu avaient aussi l'intention d'élever un clocher, les Turcs en furent tellement irrités, qu'ils assassinèrent en plein jour, le prêtre desservant de l'église, en l'étranglant avec sa propre ceinture, au moment où il se rendait chez lui, après avoir officié.

« Voilà, fait remarquer le correspondant du Phare, une belle application des principes dernièrement consacrés. C'est là la nation qui vient d'entrer dans le droit public européen, en vertu du nouveau droit créé par le Hat du 6^e février ! »

— « La semaine dernière trente Albanais, d'origine turque, renvoyés du service par le Dervend-aga d'Almyros, se livrèrent au brigandage, enlevèrent l'un des fils de Berga, négociant chrétien d'Almyro, et exigèrent pour sa rançon 100 mille piastres, tandis que la fortune du malheureux père du prisonnier, ne dépasse pas vingt mille piastres ! »

Nous lisons dans le Journal de Constantinople en date du 22 Mai.

On écrit de Tirnova (Roumélie) le 10 Mai.

« La foire qu'on appelle en turc *Panayer*, et qui a lieu chaque année à cette époque à *Giomha*, paraît être très-animée cette année. Une multitude d'hommes et de femmes se trouvent déjà là, et l'on dit qu'une foule de personnes s'y sont rendues de Choumla. La foire doit avoir commencé avant-hier. Il est certain que l'argent des alliés a fait la fortune de beaucoup de monde.

« Mais au milieu de cette animation, la frayeur nous entoure tellement, qu'on ne peut pas se rendre tranquil-

lement d'un village à l'autre; les bandits envahissant nos environs, des brigandages, des assassinats se commettent fréquemment sur plusieurs endroits. »

De Rasgrad (Roumélie) le 11 Mai.

« Dans nos environs un grand nombre de brigandages et d'assassinats se commettent fréquemment depuis quelque temps. Il serait à désirer que le Gouvernement impérial, dans sa bienveillance paternelle, portât une attention toute particulière vers cette contrée, afin que cet état des choses cessât une fois pour toujours. Plusieurs abus dans ces contrées ne sont pas connus du Gouvernement.

« Tout récemment une caravane qui se rendait de Roustchouk à la foire de Djoumaa, qui a lieu chaque année à pareille époque, a été assaillie par une grosse bande de brigands, qui ont massacré quelques-uns des gens de cette caravane et enlevé tout ce qui leur a plu de marchandises fines et d'objets de valeur. Ce fait n'est pas seul à signaler dans nos environs. »

De Choumla en date du 13 Mai.

« Tout le monde s'accorde à faire un triste tableau des actes affreux qui se commettent dans plusieurs endroits de la Roumélie. Les bandes de brigands et d'assassins se grossissent d'un jour à l'autre, tellement qu'il sera bien difficile de les détruire. Ces malfaiteurs, ajoute-t-on, ne respectent ni autorité ni nationalité.

« L'horrible crime commis, il y a peu de temps, dans les environs de Varna, continue à préoccuper l'attention publique. On attend avec impatience de savoir la décision qui sera prise contre le coupable. Rien n'est plus caché de toutes les circonstances de cet assassinat. »

Nous empruntons également à la correspondance d'Amalthée (journal de Smyrne), en date du 22 Mai.

« D'après les dernières nouvelles que nous avons de Philippopolis et de Kastorie, l'état dans lequel se trouve cette partie de l'empire, réclamé toute l'attention du gou-

vernement. Les brigands et les malfaiteurs de tout genre se sont tellement multipliés, que les communications entre les villes et les villages sont sur le point d'être entièrement interrompues.

« La province de Philippopolis est saisie de terreur, vu l'accroissement des assassinats, des brigandages et des vols qui se commettent, non seulement dans la campagne et dans les villages, mais encore dans les grandes villes. Dans les environs de Kastorie, un nombre considérable de brigands chassés des provinces environnantes, grâce à l'activité du gouverneur général de Janina et de Tricala, y exercent impunément leurs rapines, et leur nombre augmente d'une manière inquiétante.

« Les paisibles habitants de ces contrées, ont voulu adresser une supplique au patriarche, afin qu'il mette sous les yeux du gouvernement l'état déplorable dans lequel ils se trouvent; mais il leur a été impossible de trouver le moyen de la lui faire parvenir, tant la terreur inspirée par les malfaiteurs les empêche de communiquer d'un lieu à un autre.

« Les gouverneurs de ces districts sont animés du plus grand désir de venir en aide aux habitans, et de les délivrer de ce fléau; mais malheureusement, et malgré les ordres qu'ils reçoivent du gouvernement, ils se trouvent dans l'impossibilité d'y porter un remède efficace, vu que la force qui leur est nécessaire, pour réprimer ces désordres, leur manque complètement. On attendait cependant à Kastorie des renforts venant de Bitolia, et nous espérons qu'aussitôt que le gouvernement aura été bien informé de ce qui se passe dans la Roumélie, il s'empressera d'y envoyer les troupes nécessaires pour extirper le brigandage et pour y rétablir la sécurité.

Nos correspondances particulières nous parlent d'un nouveau genre de malheurs qui menace toutes les familles chrétiennes de la Turquie; ce sont les conversions

par voie de captation, ou de vive force, d'enfans en bas âge, qu'on oblige d'abjurer la religion de leurs pères, pour embrasser l'islamisme. Dans la province de Salonique, on a eu dernièrement plusieurs exemples de pareilles abominations.

« Deux frères âgés de 11 et de 13 ans, issus d'une pauvre famille chrétienne, établie à Sérès, ayant été enlevés et transportés dans un village nommé Tzoumaïa, ont subi la circoncision par la violence. Délivrés des mains de leurs oppresseurs, ils ont été rendus à leur famille par l'évêque, mais afin d'échapper aux poursuites et aux vexations des Turcs, leur malheureux père s'est vu dans la nécessité d'envoyer secrètement l'un des deux à Constantinople, et d'éloigner l'autre de la maison paternelle, de peur de le voir retomber entre les mains des fanatiques.

« Six autres abjurations ont eu également lieu par devant le Metzlich de cette même ville.

« Antoine Cromidas, natif de Tinos, et catholique de religion, après avoir abjuré il y a environ dix ans, a été enrôlé dans l'armée à l'âge de seize ans; s'étant dernièrement évadé, il est retourné dans son pays natal, et est rentré dans le giron de l'église.

« Il y a deux semaines à peu près, qu'il revint à Constantinople, mais ayant été reconnu par des Cavas Turcs, il fut arrêté et ne dut son salut qu'à un gendarme Français, qui s'étant présenté devant le Voévode de Galata, invoqua le principe de la liberté de conscience consacré par le Hatti-Houmyoun, et obtint ainsi la délivrance du jeune homme.

« Notre correspondance confirme également la nouvelle, que nous avons mentionnée plus haut, de l'assassinat commis sur la personne du prêtre de la nouvelle église de Volos.

« Nous puissions dans ces mêmes correspondances, que

le gouverneur de Varna, a donné l'ordre de faire subir la circoncision à un jeune homme, nommé Zélio, âgé de 14 ans. L'évêque de Varna, en ayant été informé, exigea que ce jeune homme lui fût remis, mais la réclamation de l'évêque, comme celle du consul de France à Varna, sont restées sans résultat.

« Le brigandage dans les environs de Varna, fait tous les jours des progrès alarmants. »

On écrit de Larisse au journal de Constantinople en date du 12 Mai.

« Nous étions depuis assez long-temps tranquilles du côté des Klestes, lorsqu'il y a quelques jours, une bande venue de la Grèce et unie aux débris de la bande Kaloyéros, le tout formant un effectif de plus de 60 fusils, commandé par Costa Béya, firent une excursion du côté de Misseyani, village situé sur les montagnes d'Agraffa. Avis en ayant été donné au Derbend-agma du district, il se rendit à la hâte au village désigné, à la tête d'une centaine de ses palycars; malheureusement les Klestes avaient quitté cet endroit. Suivis de près par le Derbend-agma Djafer-bey, ils furent se réfugier dans la forêt de Lazarina, presque dans la plaine, entre Carditza et Tricala. La forêt fût cernée de tous côtés par les Derbendgis unis aux Grecs des villages circonvoisins.

« La forêt de Lazarina qui est de haute futaie, a une circonférence de cinq lieues, et on y pénètre difficilement à cause des marais qui la contournent. Les Albanais, placés en embuscade aux alentours, étaient en butte aux balles des Klestes sans pouvoir leur courir sus. Durant six jours entiers, les deux partis ne firent que s'observer, et tout dernièrement les Albanais, honteux de leur inaction, voulurent avancer et eurent six des leurs tués sur place, et quatre blessés. Apprenant cet état des choses, le caïmacam de la Thessalie, Mehemet Husny-pacha, ex-Kiahaya-bey de Mehemet-Emin-pacha et depuis le départ

de ce dernier pour Vanina, nommé caïmacam pour la Thessalie avec titre de pacha, expédia à la hâte l'ordre à Caplan-bey d'Allassona de se rendre sur les lieux, et la même nuit, Halym-bey quitta Larisse. Depuis ce jour, nous n'avons aucune nouvelle des Klestes.

« A Hassa, du côté d'Allassona, les Klestes eurent beaucoup à souffrir. Plus heureux que Djafer-bey, Caplan-bey envoya, dans le court espace de 15 jours, cinq têtes à Larisse, et, entre autres, celle du fameux Drossahy, le camarade du Racaradga. Dans ces différentes escarmouches, il y eut quatre Albanais de tués et une dizaine de blessés. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ces bandes ne sont pas indigènes: elles nous viennent des provinces voisines.

« Du reste, n'avons aucun dégât notoire à déplorer, et ce, grâce à l'activité déployée par notre caïmacam, Husny-pacha, qui est un homme en tout digne de remplacer, durant son absence, Mehemet-Emin-pacha.

« Plusieurs Klestes demandent le *raybuyourdis*. Husny-pacha est très peu porté à le leur accorder. En cela, je lui donne pleinement raison. Le *ray* n'est qu'une propagation du brigandage. »

On écrit d'Andrinople au même journal, en date du 15 Mai.

« Un fait déplorable qui vient d'avoir lieu à Philippopoli, démontre au gouvernement impérial la nécessité d'avoir pour gouverneurs des principales villes de l'empire, des personnes douées de la fermeté et de l'énergie nécessaires, pour savoir et pouvoir agir dans les occasions difficiles.

« Dans un village près de Philippopoli, habité par des catholiques Paolicains, trois d'entre eux occupés à labourer un champ, faisaient dans un moment de repos, paître leur bœufs dans une prairie attenante, lorsqu'un Turc d'un village voisin survenant, commence à injurier

les chrétiens et à chasser les bestiaux de la prairie, qui était propriété de son village habité par des Turcs. Le Turc se prévalant de sa prépondérance, se précipite sur les Paolicains, mais ceux-ci s'emparent du villageois turc, et le mettent à la raison. Ce dernier, furieux court à son village, réunit une vingtaine de personnes et, armés, ils se dirigent vers le village catholique, commettant une infinité d'excès, battant et blessant indistinctement tout ce qui se présentait à eux, et réclamant à grands cris les trois individus giaours qui avaient osé porter les mains sur un islam. Les chefs du village, voyant l'exaspération de ces forcenés, qui ne parlaient de rien moins que d'incendier le village entier, se décidèrent à livrer leurs trois coreligionnaires qu'on réclamait et qui furent amenés et battus de telle façon, qu'on dut les mettre sur un chariot pour les reconduire dans leurs villages. C'est dans cet état, qu'ils furent transférés à Philippopoli, à l'évêque catholique, et exposés aux yeux de Mgr. Canova, qui fut ému au dernier point en voyant l'état pitoyable des trois villageois. L'évêque s'empressa de se rendre chez Ismail Abdit-pacha, pour lui exposer l'affaire et demander justice. Le pacha fit partir quelques gardes vers le village turc, pour faire arrêter les coupables; mais ils retournèrent en disant qu'ils ne les avaient pas trouvés. L'indignation de l'évêque et de tous les catholiques présents était à son comble, à tel point que M. Mat, officier de l'administration française, qui se trouve là avec 4 à 5 soldats, pour la garde des foins de l'armée, prend ses gens avec lui, ainsi qu'une vingtaine de jeunes Paolicains, et part pour le village turc; il y arrive, en impose à tous les villageois par sa fermeté, s'empare des trois plus coupables, leur lie les mains derrière le dos, et les conduit au conak du pacha, à Philippopoli, en lui disant: tiens, voilà les coupables que tes gardes n'ont pu trouver. Les Turcs ainsi arrêtés furent emprisonnés; mais pas pour long-

temps. Le village entier se soulève, d'autres villageois turcs se joignent à eux, et ils marchent vers la ville, se faisant précéder par quelques vieillards, qui se rendent chez le pacha et lui exposent que l'effervescence de tout ce monde est telle, que de grands malheurs peuvent en résulter, s'il ne met les trois prisonniers en liberté; et le pacha, intimidé, a eu la faiblesse de condescendre à la demande de ces factieux, qui retournèrent triomphalement chez eux.

» Dimanche passé, M. le sous-intendant militaire Conseillant, accompagné de son interprète, était monté sur l'un des vieux murs dits du château, qui entoure la portion de la ville habitée par les Grecs, Arméniens, Juifs et Francs, à l'effet de juger de l'étendue et de la circonférence de ces anciens murs flanqués de distance en distance, de tours rondes et carrées; l'intendant observait ces murs, lorsqu'il entendit des cris perçants partir d'une maison voisine, en même temps qu'une pierre était lancée contre lui. En se retournant pour voir de quoi il s'agissait, il aperçut un Turc qui le tenait en joue prêt à tirer son coup de fusil. L'intendant s'empressa de se retirer. C'était la femme du Turc qui s'était imaginée qu'on était monté sur le mur pour la voir et avait poussé ces cris.

» Plainte ayant été portée à Sami-pacha par M. Conseillant et le vice-consul de France, le Turc a été emprisonné.

Telles sont en résumé les dernières nouvelles sur l'état des provinces de la Turquie; nous sommes heureux de pouvoir annoncer à nos lecteurs que, malgré le brigandage qui désole les provinces limitrophes du Royaume, et les difficultés sans nombre que le gouvernement turc

rencontre dans la répression du fanatisme musulman, et dès désordres qui éclatent de toute part, les provinces du Nord de la Grèce, jouissent du calme le plus parfait, bien qu'elles se trouvent en contact avec les districts où se passent les crimes les plus atroces.

Nous ne prétendons pas que le brigandage ait entièrement cessé dans la Grèce continentale ; mais nous sommes pourtant à même d'affirmer, d'après des rapports officiels et nos renseignements particuliers, qu'il n'y reste plus qu'une trentaine de malfaiteurs, ayant pour chefs *Beloulia, Davelli et Calabaliki*. Ces malfaiteurs se sont divisés en trois bandes, et vu leur petit nombre, ils sont parvenus à échapper jusqu'ici à la vigilance et aux poursuites de la force armée, et à se maintenir dans les trois départements de la Grèce continentale. Ils exercent de temps en temps leurs rapines sur quelques villages isolés ; mais ils seraient prêts à faire leur soumission et à renoncer à leur vie vagabonde, si le gouvernement consentait à les amnistier.

Le nomarque de l'Attique a été tout dernièrement prévenu par les éparques de son département, que *Davelli* qui se trouve à la tête d'une dizaine de bandits, avait déclaré avoir l'intention de frapper un coup des plus hardis, en capturant aux environs même d'Athènes, quelques personnes de distinction, afin de forcer le gouvernement à lui accorder l'amnistie qu'il désire obtenir. Mais jusqu'à présent, ce n'a été qu'un bruit que *Davelli* a dit-on, fait circuler, pour obtenir ce qu'on lui refuse. Cependant les autorités en ont été averties. La gendarmerie et les gardes nationaux de *Mégare*, ont traqué tous les endroits suspects des districts environnants, sans avoir pu décou-

vrir le repaire de ces bandits. Nous espérons pourtant que, malgré le soin avec lequel ils se cachent, ils finiront par subir le même sort, que tous ceux qui avaient infesté nos provinces depuis 1854. Tant il est vrai, qu'en Grèce, le brigandage ne peut se maintenir. Dans un pays, où toutes les classes de la population travaillent sans relâche, pour améliorer leur condition, où chacun possède et peut posséder, où le prolétariat est entièrement inconnu, où tous les citoyens, quelle que soit leur origine ou leur religion, sont parfaitement égaux devant la loi, où enfin la justice est distribuée à tous avec une entière impartialité, le brigandage ne peut qu'être un mal sporadique, qu'un fléau passager, qui plus il est intense, moins il a de durée.

Malheureusement, c'est par des causes indépendantes de notre volonté, que nous nous voyons bien souvent atteints de ce fléau ; nous voulons parler de la constitution physique de nos frontières, qui favorise au plus haut degré l'organisation des bandes, et en rend la poursuite extrêmement difficile.

M^r le commandant *Martin* l'a parfaitement prouvé dans un article fort remarquable du *Spectateur militaire* (*).
 « Tous les hommes pratiques, dit-il, reconnaîtront que,
 » tant que la Grèce manquera de limites naturelles, tant
 » que sa frontière septentrionale s'étendra en zig-zags, au
 » hasard, le long d'un territoire mal gouverné, constam-
 » ment agité par des révoltes, les bandits qui infestent les
 » frontières, surtout ceux de la Turquie qui finissent tou-
 » jours par transiger avec les autorités musulmanes, trou-
 » vant un asile sûr dans les districts limitrophes des deux

(*) *Lit.*: 59. 15 Mai 1856.

» états, continueront à exercer leurs déprédations, et à
 » tenir en haleine les provinces les plus fertiles de la
 » Grèce continentale. Ce qui est dit ici des Klephtes s'ap-
 » plique également aux insoumis, aux insurgés, sans dis-
 » tinction de religion et de nationalité, aux Épirotes chré-
 » tiens, comme aux Albanais musulmans. »

Nous comptons revenir prochainement sur ce même ar-
 ticle du *Spectateur militaire*, dont les conclusions prati-
 ques nous paraissent on ne peut plus importantes.

S.

—o—

On écrit d'Athènes au *Morning-post*, en date du 7 Mai :

« Lord Palmerston a été brûlé en effigie à Pronis, faubourg de Nau-
 plie etc etc. »

Il n'y a pas un mot de vrai dans toute cette correspon-
 dance. Jamais l'effigie de lord Palmerston n'a été brûlée
 en Grèce. Tout au contraire, les explications données par
 le noble lord sur le sens et la portée du traité de 30
 Mars, ont produit une satisfaction générale dans le pays.

M. RENIERI.